

Qu'est-ce que la liberté ?

Aussi commune soit-elle, la notion de liberté est d'un usage difficile non seulement en raison de la pluralité des significations qui s'y attachent mais surtout du fait qu'il est nécessaire de privilégier telle ou telle signification en fonction du problème discuté. Certains sujets proposent cependant une réflexion d'ensemble qui oblige à mobiliser, en les distinguant, les diverses définitions et problématiques.

I - Liberté et politique

La problématique politique requiert de mobiliser trois définitions de la liberté (compatibles entre elles) : la liberté d'action, l'indépendance individuelle (liberté négative) et l'autonomie (liberté positive). Elle implique également de pouvoir distinguer liberté naturelle et liberté civile.

La liberté d'action (ou liberté extérieure)

C'est le sens le plus ordinaire de la notion : être libre consiste à ne pas être empêché d'agir par une force extérieure, à ne pas être entraver dans son mouvement ou son action par un obstacle physique. Ainsi conçue, la notion s'applique à tout être naturel capable de mouvement : de l'eau qui descend la rivière sans rencontrer de barrage, on pourra dire qu'elle s'écoule *librement*. La liberté d'action désigne une modalité du rapport d'un être à son environnement extérieur, abstraction faite des limites du pouvoir d'agir dont les causes seraient internes (limites de la puissance d'agir inhérentes à la nature d'un être, auto-limitation imputable à une volonté consciente).

"La liberté est l'absence de tous les empêchements à l'action qui ne sont pas contenus dans la nature et la qualité intrinsèque de l'agent." (Thomas Hobbes, De la liberté et de la nécessité, 1646)

La liberté politique comme *liberté négative* (indépendance individuelle)

La liberté d'action est une liberté négative, puisqu'elle se définit par l'absence d'empêchement à l'action. Dans le cadre de la problématique politique, la notion de liberté désigne en premier lieu la liberté de l'individu dans son rapport à la communauté (les autres, l'État). La liberté libérale est une liberté d'action, un pouvoir d'agir ou de faire sans en être empêché par autrui ou par la loi, il s'agit donc d'une liberté définie négativement. La liberté négative comme liberté politique est le pouvoir de faire tout ce que la loi n'empêche pas. Elle désigne le domaine d'indépendance de l'individu (le pouvoir de chercher comme on le souhaite son bonheur ou la satisfaction de ses intérêts).

La liberté individuelle comme domaine d'indépendance consenti à l'individu se définit soit par rapport à autrui, soit par rapport à la loi (laquelle détermine les limites de la liberté) :

a) *"La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui"* (Article 4 de la Déclaration de 1789).

b) *"La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent."* (Montesquieu).

Liberté naturelle et liberté civile

Le problème politique de la liberté est fondé sur la conscience de l'impossibilité de la licence (la liberté d'action illimitée) : la vie en communauté exige la présence de lois qui règlent la liberté, en limitent la portée, afin d'assurer la coexistence de toutes les libertés. On appelle *liberté naturelle* la liberté illimitée ("licence") qui règnerait dans *l'état de nature*, défini par l'absence de lois. C'est la liberté de faire tout ce qu'il me plaît ou que je juge bon. La liberté naturelle est un "*droit illimité sur toutes choses*", le droit illimité d'user de sa puissance dans le but de conserver sa vie et ses biens (Hobbes). La *liberté civile* est la liberté limitée et réglée par les lois. La seule liberté d'action accessible à l'individu est la liberté civile, la liberté encadrée par des lois.

Qu'est-ce que le libéralisme politique ?

Le libéralisme est la doctrine qui assigne pour but à l'État de garantir la plus grande liberté d'action possible aux individus. Il vise à maximiser la liberté négative. C'est sur cette base qu'il faut penser l'opposition entre libéralisme politique et absolutisme. L'absolutisme (Hobbes) estime que pour que la communauté (la paix, c'est-à-dire la coexistence pacifique) soit possible, il faut que l'État et la loi nous protègent d'autrui, ce qui implique que chacun reconnaisse la souveraineté de la loi, et donc renonce à sa liberté naturelle (à son indépendance). La liberté civile (ou liberté politique) ne peut être qu'une liberté négative, ce qu'il reste de la liberté d'action garantie une fois posés par la loi les interdits jugés nécessaires par le Souverain. "*La liberté des sujets dépend du silence de la loi* ." (Hobbes). Le libéralisme conserve cette définition de la liberté politique comme liberté négative, mais il ajoute un principe de limitation de la limitation de la liberté d'action par la loi : le principe de non-nuisance. La liberté individuelle est sanctuarisée. La loi doit se borner à interdire les comportements qui nuisent à la liberté d'autrui. Pour que la liberté individuelle soit la plus grande possible, la loi doit fixer les limites strictement nécessaires à la coexistence des libertés, de sorte que la liberté des uns ne nuisent pas à celle des autres.

"*L'individu est souverain sur lui-même, son propre corps et son propre esprit*" (John Stuart Mill)

"*Il n'y a qu'un seul et unique droit naturel, la liberté.*" (Kant)

La liberté politique comme autonomie (le pouvoir de faire la loi, ou de consentir aux lois)

La conception républicaine de la loi entend dépasser l'opposition de la liberté et de la loi (de l'État). La loi est nécessaire pour limiter la liberté mais suppose le renoncement à la liberté (l'indépendance, la souveraineté, le droit illimité sur toutes choses). La loi protège la liberté individuelle de l'empiètement par autrui, mais pas de l'empiètement par la loi (ou par l'État). Il ne suffit pas d'exiger de la loi qu'elle garantissent la plus grande liberté négative possible, puisque la limite est nécessairement déterminée par la loi. La solution du problème politique de la liberté consiste à redéfinir la liberté politique afin de passer d'une conception négative (ne pas être empêché par la loi) à une conception positive (être l'auteur de la loi, ou

exprimer son consentement à la loi) de la liberté : en ce sens, la liberté ne désigne plus le pouvoir de faire ce qui n'est pas interdit par la loi (indépendance), mais le pouvoir de faire la loi (autonomie).

"L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté." (Rousseau)

"Le peuple soumis aux lois doit en être l'auteur." (Rousseau)

"Ma liberté extérieure (juridique) est la faculté de n'obéir à aucune loi extérieure en dehors de celles auxquelles j'ai pu donner mon assentiment" (Kant)

La liberté politique comme autonomie signifie qu'être libre, c'est pouvoir se concevoir comme l'auteur de la loi à laquelle on est soumis. C'est la conception de la liberté politique qui correspond à la théorie de la souveraineté du Peuple. La liberté politique est ainsi définie positivement comme une capacité de participation politique, un pouvoir d'exprimer son consentement à la loi ou de contribuer à sa formation. Liberté négative et liberté positive sont compatibles entre elles dans la mesure où elles s'appliquent à l'individu considéré sous deux points de vue différents : en tant qu'il est assujéti aux lois, l'individu ne dispose que d'une liberté négative (une indépendance relative); il est doté d'une liberté positive en tant que membre du souverain (ou partie du Peuple : par son "droit de suffrage" il dispose d'un pouvoir de participer à l'élaboration de la loi commune). Au final, même lorsque le Peuple est l'auteur des lois, la liberté individuelle est une liberté négative (le pouvoir de faire ce que la loi n'empêche pas). D'où la divergence au sein même du libéralisme politique (doctrine qui fait de la liberté l'idéal politique) entre libéraux et républicains : selon qu'on donne la priorité à la liberté individuelle ou à la souveraineté du peuple ou défend le principe de la liberté négative la plus grande possible (en limitant la souveraineté du peuple et de la loi par des principes constitutionnels et des juges protecteurs des libertés) ou, à l'inverse, celui d'une liberté positive (souveraineté du peuple) illimitée (ce qui implique une souveraineté illimitée de la loi en démocratie et fait ainsi dépendre la liberté individuelle du "silence de la loi").

II - Liberté et morale

Le problème politique de la liberté est celui de la liberté d'action de l'individu dans son rapport la loi ou à l'État. La réflexion morale mobilise un autre concept de liberté, le concept de ***libre arbitre*** (ou liberté métaphysique), qui ne caractérise pas le rapport au monde extérieur, le rapport aux forces extérieures, mais le rapport à soi, le rapport aux forces internes au sujet (instincts, désirs, passions, pulsions).

Le libre arbitre est la liberté de la volonté (distinguée du désir), c'est-à-dire son indépendance par rapport aux impulsions de la sensibilité (les intérêts et les passions) et au mécanisme naturel (l'instinct de conservation, la pulsion sexuelle). La liberté n'est pas en ce sens définie par l'absence de contrainte extérieure mais par l'absence de déterminisme (explication par une cause autre que l'intention consciente). L'idée de "libre arbitre" signifie que l'action résulte d'un libre choix, d'une décision consciente, d'un décret de la volonté : elle désigne non pas le pouvoir de choisir et de faire sans être empêché par une force

extérieure, mais le pouvoir de vouloir ce que l'on veut, c'est-à-dire le pouvoir de choisir sans être déterminé par son désir, le pouvoir de choisir l'orientation de sa volonté en maîtrisant ses désirs, le pouvoir de résister à la force de l'instinct ou du désir, le pouvoir de consentir ou de s'opposer au désir.

Le libre arbitre est **le postulat de la morale et du droit**. Un postulat est une idée qu'il faut admettre sans pouvoir la prouver. Le principe de la responsabilité individuelle qui est commun à la morale et au droit présuppose comme sa condition de possibilité d'attribuer a priori à tout être humain la capacité de libre arbitre. La notion de **responsabilité** désigne en effet **l'imputation de l'action à une volonté considérée comme la cause libre de l'action**. Pour qu'il soit possible de porter un jugement sur la valeur morale d'une personne ou d'une action (bonté ou méchanceté) et de considérer une personne comme coupable (moralement responsable) d'un délit ou d'un crime, il faut au préalable concevoir l'auteur de l'acte comme un "agent libre" (capable de décider et de choisir en conscience, de s'auto-déterminer librement). Pour qu'il y ait un "sujet de droit" (responsable de ses actes devant la loi), il faut qu'il y ait un "sujet moral" (responsable de ses actes devant sa conscience). On n'intente pas de procès au chien agressif ou à l'automobile qui tombe en panne; leur reprocher leur "méchanceté" n'a aucun sens, parce que le chien et la voiture sont privés de libre arbitre.

"Le libre-arbitre, c'est le pouvoir de se déterminer soi-même sans être déterminé par rien" (Marcel Conche)

"Le principe de l'action morale est le libre choix." (Aristote)

L'idée de liberté au sens du libre arbitre s'impose à travers l'expérience du conflit entre le devoir et le désir : la volonté doit arbitrer entre la conscience morale et la force du désir, entre la loi morale qui exige la responsabilité pour autrui ou l'intérêt général et la puissance de l'égoïsme naturel, qui donne la priorité au "cher Moi". La conscience du devoir, ou conscience de sa responsabilité morale, implique la conscience du pouvoir de se déterminer librement; inversement, priver un homme de sa liberté (esclavage), revient à lui ôter la responsabilité de ses actes, à le priver de sa qualité de "sujet moral". C'est la liberté qui fait de l'homme un être moral et responsable. La formule rousseauiste de la liberté morale ("l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté") a donc aussi une portée morale : obéir à la loi morale exige de résister à la force de "l'appétit" ou du désir, et on appelle liberté cette disposition de la volonté.

"La conscience est un savoir qui en lui-même est un devoir." (Kant) *"Tu dois, donc tu peux."* (Kant)

"L'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté." (Rousseau, *Contrat social*).

"Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs." "C'est ôter toute moralité à ses actions que d'ôter toute liberté à sa volonté." (Rousseau, *Contrat social*).

III - Le déterminisme : critique du libre arbitre comme illusion de la conscience

Le libre arbitre est une croyance métaphysique. La question qui est au coeur du débat sur la liberté et le déterminisme est celle de l'existence même du libre arbitre. Cette existence peut être contestée dans la mesure où le libre arbitre est par définition "métaphysique", c'est-à-dire irréductible à toute tentative de description ou d'explication par la "physique" (la science de la nature). La science, en effet, postule le déterminisme comme la morale postule le libre arbitre : pour qu'une explication scientifique soit possible, il faut admettre a priori qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et donc que toute cause est elle-même l'effet d'une autre cause qui la précède et l'explique; il faut admettre par avance l'exigence et le pouvoir de remonter indéfiniment dans la chaîne des causes. Postuler le déterminisme signifie qu'on se représente la réalité comme de part en part déterminée, qu'il ne peut y avoir de "trou" dans la chaîne de causalité ("*la nature ne fait pas de saut*", Leibniz), et que tout est explicable. Du point de vue de la science, donc, la liberté de la volonté (qui implique de concevoir la volonté comme "première", c'est-à-dire comme une cause sans cause, indépendante des causes qui pourraient la déterminer) n'existe pas. Le libre arbitre n'existe pas pour la science. Expliquer scientifiquement la liberté est du reste impossible : il faudrait mettre au jour les causes de la volonté libre, ce qui la supprimerait comme volonté libre pour la faire apparaître comme volonté déterminée.

"En brisant le déterminisme universel, même en un seul point, on bouleverse toute la conception scientifique du monde." (Freud)

"Il n'y a dans l'âme aucune volonté absolue ou libre; mais l'âme est déterminée à vouloir ceci ou cela par une cause qui est aussi déterminée par une autre, et cette autre l'est à son tour par une autre, et ainsi à l'infini." (Baruch Spinoza).

"Tu peux, il est vrai, faire ce que tu veux; mais à chaque moment déterminé de ton existence, tu ne peux vouloir qu'une chose précise et une seule, à l'exclusion de toute autre." (Arthur Schopenhauer, Essai sur le libre arbitre, II)

Que la réalité soit de part en part soumise au déterminisme est toutefois aussi une croyance métaphysique : pour en faire une vérité scientifiquement démontrée, il faudrait que la science ait fini son travail afin que l'on puisse se placer du point de vue de l'omniscience (du savoir achevé) : pour être sûr que "Dieu ne joue pas aux dés" (Einstein), il faudrait pouvoir se placer du point de vue de Dieu, ce qui est impossible. La différence entre la philosophie déterministe et la science réside dans le fait que le philosophe déterministe tient pour vrai ce que la science ne peut que postuler (admettre sans preuve à titre de programme). Cette position philosophique conduit à nier l'existence d'un libre arbitre, et donc aussi à nier la morale (les catégories de Bien et de Mal au sens de la bonté et de la méchanceté) : il n'y a pas d'exception humaine, l'homme est comme un animal ou une machine, un être dont on peut et on doit expliquer le comportement mais sans jamais le juger, c'est-à-dire sans jamais le tenir pour responsable ou coupable de son comportement. Comme dans le cas du chien agressif ou de la voiture qui tombe en panne, une conduite humaine peut être jugée nuisible

sans que cela implique de tenir son auteur pour responsable et de porter un jugement de valeur morale en l'estimant "coupable" ou "méchant". Pour le philosophe déterministe, le libre arbitre est toujours (selon la formule de Spinoza relative à Dieu), un "asile de l'ignorance" : c'est la cause que l'on invoque quand on est dans l'ignorance des véritables causes qui déterminent la conduite. L'ivrogne croit agir librement quand son comportement est déterminé par les effets de l'alcool sur son cerveau. La croyance au libre arbitre masque notre ignorance et se fonde sur notre ignorance. Nous pensons que les hommes sont responsables de leurs actes parce que nous nous pensons responsables de nos propres pensées et de nos propres actes : là est l'illusion. Pour croire au libre arbitre, il faut être conscient de son acte et ignorant des causes déterminantes de l'action. Le déterminisme est la thèse selon laquelle le libre arbitre n'est rien d'autre qu'une illusion de la conscience.

"La liberté humaine que tous se vantent de posséder consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent." (Spinoza)

"Les hommes se croient libres, parce qu'ils ont conscience de leurs actions et sont ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés". (Spinoza)

"Si l'on a conçu les hommes libres, c'est à seule fin qu'ils puissent être jugés et condamnés, afin qu'ils puissent devenir coupables." (Friedrich Nietzsche)

A la définition de la liberté comme libre arbitre, le déterminisme philosophique substitue une autre conception de la liberté, qui consiste dans **le libre déploiement de son être ou de sa nature**. Être libre, c'est être soi-même, étant entendu qu'il ne s'agit pas d'un choix (personne n'est en mesure de se choisir), mais de l'accomplissement ou de l'épanouissement de ce qu'on est par nature ou du désir qui nous définit. Cette conception de la liberté, qu'il ne faut évidemment pas confondre avec le libre arbitre, permet de donner un sens aux notions de libération et d'aliénation : être libre, c'est non seulement ne pas être empêché par des forces extérieures, mais aussi ne pas être déterminé par des causes extérieures à l'être naturel que l'on est, pour pouvoir n'obéir qu'à sa propre puissance, qu'au seul déterminisme de sa nature. La détermination par des causes extérieures étant nécessaire (inévitable), l'émancipation consiste à se libérer de l'emprise de ce déterminisme extérieur (par exemple un conditionnement sociologique) pour n'obéir qu'aux lois de sa propre nature.

"J'appelle libre quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée." (Spinoza)

"Je ne fais pas consister la liberté dans un libre décret mais dans une libre nécessité." (Spinoza)

"Toute chose est dite libre, qui existe par la seule nécessité de sa nature et est déterminée par soi seule à agir." (Spinoza)

"Deviens ce que tu es" (Nietzsche)

IV – Qu'est-ce que l'homme ? La liberté et la conscience comme "propre de l'homme"

Le débat sur la liberté et le déterminisme a pour enjeu la définition même de l'homme (la question du propre de l'homme, de la propriété qui le distingue). L'humanisme philosophique est la doctrine qui fait de la liberté humaine une qualité métaphysique qui distingue l'homme dans la nature. La conscience de soi et la liberté de la volonté sont propres à l'homme, qui est pour cette raison dans la nature le seul être moral, le seul capable d'agir par devoir (de faire preuve de désintéressement) plutôt que de suivre inexorablement la pente de l'égoïsme naturel. La philosophie déterministe, à l'inverse, est un anti-humanisme théorique, ce qui ne signifie pas qu'elle veut du mal à l'humanité mais qu'elle conteste le privilège accordé à l'homme par l'humanisme : elle considère que l'homme est un animal comme un autre, soumis au déterminisme qui règne partout dans la nature. Pour exprimer cette opposition entre humanisme et déterminisme, on pourrait dire avec l'écrivain Vercors (*Les animaux dénaturés*) qu'au regard de l'humanisme, *"l'homme fait deux avec la nature"*, tandis que du point de vue du déterminisme, l'homme ne fait qu'un avec la nature et l'animalité.

La thèse humaniste est formulée clairement par Rousseau, qui affirme que du point de vue de l'intelligence il n'y a qu'une différence de degré entre l'homme et les autres animaux, tandis que la liberté – présente chez l'homme, absente chez l'animal – constitue une différence qualitative, essentielle : *"Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté."* (Jean-Jacques Rousseau)

"Ce n'est pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre." (Rousseau)

Ce n'est pas l'intelligence en tant que telle, qui fait la différence entre l'homme et l'animal, mais la conscience de soi, le pouvoir de dire "Je", condition à la fois de l'esprit critique (donc de la pensée authentique) et de la conscience morale. La conscience tend donc à se confondre avec la liberté pour caractériser le propre de l'homme.

"Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les êtres vivants sur la terre. " (Kant)

"Il n'y a point de pensée en nous sinon par l'unique sujet, Je". (Alain)

"Penser, c'est dire non" (Alain)

La définition de l'homme par la liberté ou par la conscience signifie paradoxalement que l'homme n'a pas de définition a priori mais qu'il se définit par le pouvoir de se définir, le pouvoir de se choisir. Pour l'homme, affirme Sartre, il n'y a pas de déterminisme, pas de nature humaine, si bien que l'homme est condamné à être libre : son destin est de ne pas avoir de destin mais de devoir créer par lui-même sa destinée, de déterminer par lui-même

les valeurs qui le guident et donnent sens à sa vie. Quoiqu'il pense, quoiqu'il fasse, un homme doit se considérer lui-même et être considéré absolument responsable de ce qu'il pense et fait.

"Il n'y a pas de nature humaine" (Jean-Paul Sartre)

"L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait." "L'homme est responsable de ce qu'il est."

"Chaque personne est un choix absolu de soi." (Sartre)

"Nous sommes une liberté qui choisit, mais nous ne choisissons pas d'être libres : nous sommes condamnés à la liberté." "L'homme est condamné à être libre." (Sartre).

L'hypothèse de l'inconscient, à l'inverse, vise à faire apparaître l'irréductible présence du déterminisme en l'homme. Freud met en évidence le fait que l'esprit humain est traversé par des forces psychiques qui émanent du double déterminisme qui pèse sur l'homme : le déterminisme de la nature (les pulsions, principalement la plus puissante d'entre elles, la pulsion sexuelle, la *libido*) et celui de la culture (les interdits hérités de l'histoire de la civilisation, qui se transmettent et que nous intériorisons durant l'enfance par le truchement de l'éducation). Entre ces forces inconscientes et antagonistes (le "ça" et le "surmoi"), le moi est ballotté, de sorte qu'il apparaît légitime d'affirmer qu'il n'est pas maître dans sa propre maison. Dans la mesure où l'on montre que la vie de la conscience est déterminée par un inconscient et par la puissance d'un désir indépendant de la volonté, il est difficile de croire au libre arbitre.

Faire apparaître, comme le fait Freud, que la conscience n'est qu'une des dimensions de l'activité de l'esprit (la partie émergée de l'iceberg) incline au déterminisme. Réciproquement, tout déterminisme met en question le rôle central de la conscience. Ainsi pour Marx, c'est l'histoire de l'économie - l'histoire de l'organisation sociale de la production des richesses – qui détermine le sens de l'histoire de la civilisation et la manière dont les hommes vivent et pensent. La vie de la conscience est dépendante des conditions sociales d'existence. Nos jugements, nos convictions idéologiques sont déterminées par notre condition sociale et nos intérêts de classe. La religion est "l'opium du peuple", la quête d'un bonheur céleste étant destinée à compenser la misère matérielle tout en détournant de l'action par laquelle on pourrait entreprendre de transformer les conditions matérielles d'existence; la philosophie des droits de l'homme est "l'idéologie" de la bourgeoisie, les propriétaires ayant intérêt à proclamer le caractère sacré de la liberté et de la propriété. Le marxisme (le "matérialisme historique") est une théorie déterministe pour laquelle nous ne pensons pas librement ce que nous pensons parce que notre conscience est déterminée par notre condition sociale, notre position dans le système économique et social.

"Une pensée se présente quand 'elle' veut, et non pas quand 'je' veux." (Nietzsche)

"Le moi n'est pas maître dans sa propre maison" (Freud).

"Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience" (Karl Marx)

V- Liberté et bonheur (la liberté stoïcienne)

La liberté entendue comme faculté en l'homme de résister à la puissance de l'instinct ou du désir est à la fois la condition de possibilité de la morale et, selon l'humanisme, la propriété distinctive de l'homme au sein du règne naturel. La volonté libre se distingue du désir et, tout désir étant désir d'être heureux, la liberté comme libre arbitre paraît sans lien direct avec la recherche du bonheur. Or, spontanément, nous avons tendance à associer liberté et satisfaction du désir : être libre, c'est faire ce qu'il me plaît, c'est-à-dire réaliser mon désir. La formule est équivoque. Elle est juste si on veut dire que la liberté d'action (ne pas être empêché d'agir par une force extérieure) est la condition de réalisation du désir. Mais il ne s'agit que d'une condition nécessaire et non suffisante du bonheur (défini par la réalisation du désir). Être libre, en ce sens, c'est pouvoir espérer être heureux comme on l'entend, ce n'est pas faire ce qu'il me plaît au sens de l'accomplissement du bonheur. Il existe toutefois un autre sens possible de la formule, qui prend au sérieux l'idée que la liberté – comme faculté morale, liberté de la volonté (libre arbitre) et non simplement comme liberté d'action – pourrait être le moyen du bonheur, le moyen de la réalisation du désir : il s'agit de la conception stoïcienne de la liberté.

"Le bonheur ne consiste pas à acquérir ou à jouir, mais à ne rien désirer, car il consiste à être libre" (Épictète).

En quel sens, pour Épictète, peut-on dire que le bonheur consiste à être libre ? La citation exprime l'idée paradoxale selon laquelle le bonheur passe par le renoncement au désir, lui-même conditionné par la liberté. La liberté désigne ici le pouvoir de la volonté de se rendre maître des désirs. Elle est la condition du bonheur dans la mesure où la réalisation des désirs exige de pouvoir régler ceux-ci sur l'ordre du monde tel qu'il est. Je ne réalise mon désir que si celui-ci est réalisable, c'est-à-dire ajusté à la réalité. Si mon désir entre en contradiction avec le réel, je suis dans l'espérance d'être heureux, non dans la réalisation du désir. Pour être heureux il faut, plutôt que de rêver de voir l'ordre du monde se régler sur nos désirs, régler nos désirs l'ordre du monde. La liberté consiste dans ce pouvoir de régler ou de modifier son désir pour le conformer à l'ordre du monde, ce qui constitue la condition de sa réalisation. Dans un commentaire sur la conception stoïcienne du bonheur, Rousseau donne une formulation parfaite de cette conception de la liberté considérée comme le moyen du bonheur :

"L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut et fait ce qu'il lui plaît."

Ce qui signifie: si je règle ma volonté sur la réalité de mon pouvoir, alors, je pourrais vraiment "faire ce qu'il me plaît", non pas au sens de "ne pas être empêché de désirer et d'espérer" mais au sens de "réaliser mon désir".

Cette liberté stoïcienne - liberté de la volonté et pouvoir sur soi (maîtrise des désirs) – est assimilée au libre arbitre. Elle s'accompagne toutefois de l'idée que le monde extérieur, la nature (l'ordre du monde) est de part en part déterminé : tout événement est nécessaire en tant qu'il est le produit d'une chaîne causale. Selon qu'on se place du point de vue du déterminisme moderne ou du point de vue de l'humanisme moderne, la conception stoïcienne de la liberté fait l'objet de deux critiques d'orientations différentes. Les stoïciens

distinguent entre "ce qui dépend de nous" (le jugement et le désir) et "ce qui ne dépend pas de nous" (le monde extérieur, déterminé de part en part). On peut donc leur reprocher de faire la part trop belle soit au déterminisme, soit au libre arbitre. Du point de vue du déterminisme, on peut considérer que les stoïciens négligent le déterminisme interne, le déterminisme du désir, que la volonté consciente est impuissante à modifier. Du point de vue de la liberté, on peut leur objecter à la manière de Sartre que la liberté humaine comprend le projet de transformer le monde et ne saurait se réduire à la seule volonté de régler ses désirs sur l'ordre du monde. Plus essentiellement (car un stoïcien pourrait rétorquer que l'un n'empêche pas l'autre), la philosophie moderne de la liberté met en question l'idée même de faire de la liberté le moyen du bonheur : être libre (au sens moral, pas au sens de la liberté d'action), c'est disposer du pouvoir de ne pas faire du bonheur (la réalisation des désirs) le souverain bien; la liberté comme propre de l'homme réside pour l'humanisme dans la capacité de concevoir un idéal supérieur au bonheur (la loi morale, c'est-à-dire l'idéal moral, pour Kant; l'idéal de la liberté pour Sartre, lequel considère que l'homme vraiment libre est celui qui veut être libre, qui prend la liberté, la sienne et celle des autres, comme fin en soi.)